

Si Dieu le veut

- Lun 07 : **OUVERTURE DE LA CURIE**
- Sam 12 : Prise de soutane, lectorat et acolytat dans les doyennés
- Dim 13 : 24ème dimanche du temps ordinaire
Quête impérée pour les Lieux Saints
- Lun 14 : **Croix Glorieuse**
- Mar 15 : **Notre Dame des 7 Douleurs**
- Vend 18 : **ARRIVÉE À ATAKPAMÉ**
- Sam 19 : Ordination diaconale à la Cathédrale NDT d'Atakpamé
- Lun 21 : **RETOUR À LOMÉ**
- Sam 26 : Institution de nouveaux Fidei Custos et Renouvellement des engagements par les anciens dans les doyennés

**Baptisés et envoyés,
soyons tous missionnaires !**

Eglise-
famille
de Dieu à
Atakpamé

Bulletin d'information
et de
formation

N°95
Septembre
2020

A l'écoute

« En politique le choix est rarement entre le bien et le mal, mais entre le pire et le moindre mal. »

Nicolas Machiavel

**Disciples de Jésus ou
de Machiavel ?**

Quelle drôle de question ! Certains d'entre vous ne connaissent peut-être même pas Machiavel ou ignorent tout des réflexions qu'il a développées dans son ouvrage « *Le Prince* ». Pourtant l'influence de cet auteur sur la pensée moderne est immense car la vie sociopolitique, telle que nous la menons aujourd'hui, demeure profondément marquée par ce personnage dont j'ai décidé de vous entretenir dans ce nouveau numéro de notre Bulletin Diocésain de Formation et d'Information.

Lisez-le jusqu'au bout et vous comprendrez jusqu'à quel point notre monde est imprégné de sa doctrine.

Précisons, dès le point de départ, que nous n'avons aucune intention de faire de la politique mais simplement de poser une question, bien gênante, il faut l'avouer, dont la réponse peut complètement changer notre attitude face à Dieu et au monde : de qui sommes-nous disciples ? Du Christ ou de Machiavel ? Quelles sont les convictions qui dictent nos actes ? Celles de l'Évangile ou plutôt de ce fin stratège ?

Ajoutons également que ces questions ne concernent pas uniquement ceux qui font de la politique leur profession. Elles s'adressent à chacun de nous, car dans nos choix quotidiens, nous sommes placés devant cette alternative dont il convient de prendre conscience.

Nous nous plaignons souvent de la manière inquiétante dont évolue notre monde et de l'absence des valeurs morales qui caractérise notre société, sans nous douter, un seul instant, que ce déclin est dû, dans une large mesure, à des affirmations de ce redoutable personnage. Qui donc est-il ? Commençons par le point de départ.

Machiavel et « Le Prince »

Niccolo di Bernardo dei Machiavelli est né le 3 mai 1469 dans une famille originaire de Florence, en Italie. De formation humaniste, il étudie les philosophes grecs et les auteurs latins. Devenu secrétaire de la chancellerie de Florence, il effectue diverses missions diplomatiques en Europe. En 1502, il est envoyé auprès de César Borgia -célèbre ecclésiastique et homme politique italien qui fut longtemps au service de la Papauté- dont la vie l'impressionne énormément. En 1512, à la chute de la République de Florence, il est chassé par les Médicis puis emprisonné en 1513. Après sa libération, le mois suivant, il se retire dans sa propriété et rédige divers ouvrages dont le plus populaire est « Le Prince ».

Dans ce livre aux idées provocatrices, Nicolas Machiavel propose au monarque ainsi qu'à tous ceux qui dirigent les autres une ligne de conduite à adopter pour gouverner et se maintenir au pouvoir. Par la suite, il écrit d'autres livres moins célèbres, notamment *l'Art de faire la guerre* et *Mandragore*. Il meurt le 21 juin 1527 à l'âge de 58 ans. Son œuvre *Le Prince* est jugée immorale par de nombreux auteurs critiques au point que son nom a donné naissance à un adjectif « *machiavélique* » qui signifie *rusé, cynique, sans morale, mensonger*.

Machiavel et la nouvelle philosophie politique

L'une des affirmations fondamentales de Machiavel est que le mal peut être un instrument efficace de gouvernement d'un peuple pour conserver le pouvoir. Dans son célèbre ouvrage, que nous venons de mentionner, Machiavel poursuit un but précis : celui d'élaborer une science politique dénuée de tout fondement moral. De ce point de vue, il est le fondateur de la philosophie politique moderne qu'il marque profondément de son empreinte. De nombreuses personnalités politiques le reconnaissent, d'ailleurs, comme une référence incontournable et certains avouent, avec une pointe de gêne, que *Le Prince* est leur livre de chevet, leur bréviaire ou leur Bible. En définitive, que nous enseigne Machiavel ?

La foi, dit-on, est contagieuse. Or personne n'a jamais contracté une maladie rien qu'en lisant un livre de médecine, car c'est le contact qui crée la contagion. Il en va de même pour la foi : on ne la transmet qu'en étant un peu de sel et un rayon de lumière. (cf. Philippiens 2,15).

Aimez vos ennemis

« Vous avez appris qu'il a été dit : Œil pour œil, et dent pour dent. Eh bien ! moi, je vous dis de ne pas riposter au méchant ; mais si quelqu'un te gifle sur la joue droite, tends-lui encore l'autre... Vous avez appris qu'il a été dit : Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi. Eh bien ! moi, je vous dis : Aimez vos ennemis, et priez pour ceux qui vous persécutent... » (Matthieu 5,38-45).

Au cours d'une discussion avec un acteur politique, je lui fais remarquer qu'il venait de traiter d'une manière peu charitable une personnalité politique qui n'était pas dans ses bonnes grâces. Totalemment étonné de ma réaction il me répond sans aucune hésitation : « Nous sommes en politique et dans le monde de la politique, on ne fait pas de cadeaux » ! Cette observation apparemment banale montre bien que l'on considère généralement la politique comme un monde impitoyable qui ne tolère pas la concurrence ; un monde de combat acharné pour dominer l'autre et l'asservir ; un monde qui ne connaît ni pardon ni partage ; un monde où l'égoïsme est roi. On est bien loin de la règle d'amour universel qui se trouve au cœur de l'enseignement du Christ.

A vous de choisir

Avant de clore mes réflexions, laissez-moi vous reposer la question de départ : de qui êtes vous disciples ?

Pour ma part, j'estime que même en politique, les principes de la foi et de la morale chrétienne gardent tout leur sens.

A ceux qui rétorquent qu'on ne fait pas de la politique avec les bons sentiments, je voudrais simplement rappeler qu'un monde édifié sur le mensonge et la violence finit par se disloquer.

A ceux qui soutiennent qu'aucun être humain ne peut faire la politique sans « se salir les mains », je rappelle ces mots pleins d'espérance prononcés par le Pape François le 30 avril 2014 en rencontrant les Communautés de vie chrétienne : « il est difficile de faire le bien au milieu de la société sans se salir un peu les mains ou le cœur ; mais pour cela, va demander pardon, demande pardon et continue d'agir. Mais que cela ne te décourage pas » de « lutter pour une société plus juste et solidaire ».

Il vaut mieux avoir un pouvoir, aussi insignifiant soit-il, que d'obéir.

A l'opposé de cette mentalité si répandue dans le monde, le Christ nous demande de servir gratuitement sans chercher à écraser les autres. En sommes-nous capables ?

Vous ne pouvez pas servir à la fois Dieu et l'argent

Dans cette déclaration du Christ rapportée par Matthieu 10,16, l'accent porte sur le mot « servir ». En effet, Jésus ne condamne pas tout usage de l'argent mais plutôt l'asservissement qu'il peut entraîner chez celui qui le possède. Pour lui, l'incompatibilité entre Dieu et l'argent est totale. Le verbe servir indique ici un engagement de toute la personne, une préférence absolue, un amour qui ne se partage pas. Servir Dieu c'est l'adorer; servir l'argent c'est tout lui sacrifier. C'est d'ailleurs pourquoi Jésus l'appelle Mammon en le personnifiant comme une puissance qui régit le monde. Oserons-nous le nier? L'argent est devenu une véritable idole à laquelle riches et pauvres sacrifient tout: la dignité, l'honnêteté et même la foi.

Il suffit de regarder autour de nous pour nous en convaincre : pour gagner de l'argent et en jouir, on se bat entre nations, entre familles, entre frères. On n'hésite pas à lui sacrifier les plus faibles et parfois des peuples entiers. On se complaît volontiers à répéter, comme pour tranquilliser sa conscience l'expression célèbre de l'empereur Vespasien: l' « argent n'a pas d'odeur » puisqu'il est toujours utile quelle que soit sa provenance. Comme il a raison, saint Paul, d'affirmer tout navré et désolé, que « la racine de tous les maux c'est l'amour de l'argent » (1 Timothée 6,10). A ce sujet, Jésus est d'une extrême clarté : celui qui devient esclave de l'argent ne peut pas être un bon disciple.

Soyez « sel de la terre et lumière de monde »

« Vous êtes le sel de la terre. Mais si le sel devient fade, comment lui rendre de la saveur ? Il ne vaut plus rien : on le jette dehors et il est piétiné par les gens. Vous êtes la lumière du monde..... De même, que votre lumière brille devant les hommes : alors, voyant ce que vous faites de bien, ils rendront gloire à votre Père qui est aux cieux. » (Matthieu 5,13-16).

Sel et lumière : voilà deux images qui se complètent pour illustrer la présence des chrétiens au cœur du monde. Le sel ne joue son rôle qu'en disparaissant là où il est versé, pour donner saveur et conserver. Il scelle également l'alliance avec Dieu (cf. 2 Chroniques 13,5 ; Lévitiques 2,13). La lumière, au contraire, doit rayonner pour éclairer, rassurer, guider ceux qui, sans elle, courent le risque de s'égarer. Le disciple du Christ a mission de transformer son milieu de vie en se laissant lui-même transformer par l'Évangile. Il a également la tâche d'éclairer les autres en reflétant la lumière du Christ.

Machiavel et le réalisme politique

Toute la philosophie de Machiavel est basée sur le postulat que l'on doit prendre l'homme tel qu'il est et non comme on voudrait qu'il soit. Pour lui, l'être humain est incapable de bien et de vrai ; il n'est pas motivé par l'amour de l'autre mais uniquement par l'intérêt et l'égoïsme. Cela signifie que pour notre auteur, la vertu et la morale sont impossibles à l'homme. Il ne sert donc à rien de vouloir proposer à l'homme de s'élever car il en est incapable. Voilà pourquoi il demande à ceux qui gouvernent de s'appuyer sur l'égoïsme et les vices du peuple pour maintenir leur pouvoir et leur domination. Pour Machiavel, ce ne sont pas les valeurs et la vertu qui comptent dans la vie sociopolitique mais seulement les résultats. Or, si l'objectif de la politique est de gouverner, il faut donc baser un tel pouvoir sur l'égoïsme de l'homme, ses passions et son penchant vers les vices pour mieux le gouverner.

Il s'agit là d'un renversement radical de la philosophie politique telle qu'elle était conçue jusque-là. Pour Platon, par exemple, qui a développé sa pensée dans son ouvrage célèbre *La République*, toute société doit reposer sur les fondements que sont la vertu et le bien. A ses yeux, la politique était foncièrement inséparable de la vertu et de la morale ; elle consistait à guider les hommes vers le bien. C'est la même idée que défend Saint Augustin dans *La Cité de Dieu*, en affirmant que l'idéal de la politique est de sauver les âmes, c'est-à-dire de créer un milieu social où toutes les âmes puissent s'élever vers Dieu. Machiavel remet totalement en cause cette conception de la politique en déclarant qu'elle doit être réaliste, c'est-à-dire se débarrasser de toute considération morale pour se concentrer uniquement sur la stratégie de conquête.

Machiavel : pas de morale en politique

Si pour Machiavel l'homme est gouverné par ses pulsions et qu'il est inutile de vouloir le changer, l'acteur politique doit savoir tirer parti des vices des uns et des autres pour les maintenir dans la dépendance. Voilà pourquoi il affirme que pour gouverner un peuple, il faut lui donner ce qu'il veut ou faire semblant de le lui offrir, l'essentiel étant que l'homme ait l'impression de recevoir ce qu'il veut. Machiavel affirme que l'on n'est pas tenu de dire la vérité au peuple ni d'être juste envers lui parce que le peuple réagit par rapport aux apparences. Il suffit de lui faire croire qu'on est à son service. Estimant que le bon gouvernement est celui qui maîtrise l'art des apparences, Machiavel va jusqu'à affirmer que selon les circonstances on peut dire la vérité ou mentir, favoriser ou tuer pourvu que cela serve à conserver le pouvoir. Voici ce qu'il écrit à ce propos : « Un prince bien avisé ne doit point accomplir sa promesse lorsque cet accomplissement lui serait nuisible, et que les raisons qui l'ont déterminé à promettre n'existent plus : tel est le précepte à donner..... On peut faire voir que ceux qui ont su le mieux agir en renard sont ceux qui ont le plus prospéré..... Mais pour cela, ce qui est absolument nécessaire, c'est de savoir bien déguiser cette nature de renard, et de posséder parfaitement l'art et de simuler et de dissimuler... »

Les deux leviers de la politique selon Machiavel : la sympathie et la crainte

Pour atteindre ses objectifs, Machiavel propose au monarque deux leviers : attirer la sympathie du peuple ou lui faire peur. De ces deux leviers, dit-il, le plus puissant est la peur car face à la peur de la mort, il n'y a pas d'amour qui tienne. Puisque les êtres humains ont peur de la mort, dit-il, il faut savoir jouer sur ce sentiment pour les tenir et les rendre dociles. En un mot, Machiavel abolit toute distinction entre le bien et le mal en affirmant que ce qui importe est de parvenir à ses fins, si nécessaire, en faisant le mal : *« On doit bien comprendre qu'il n'est pas possible à un prince, et surtout à un prince nouveau, d'observer dans sa conduite tout ce qui fait que les hommes sont réputés gens de bien, et qu'il est souvent obligé, pour maintenir l'État, d'agir contre l'humanité, contre la charité, contre la religion même..... Il faut, comme je l'ai dit, que tant qu'il le peut, il ne s'écarte pas de la voie du bien, mais qu'au besoin il sache entrer dans celle du mal. »*

Machiavel ou le Christ ?

Pour Machiavel, un prince n'est pas obligé de tenir ses promesses si les circonstances qui l'ont amené à prendre l'engagement n'existent plus. Au contraire, il doit exceller dans l'art de tromper comme un renard, sans hésiter à faire le mal si tel est le prix à payer pour renforcer son pouvoir. Selon cet auteur, un prince peut faire le bien ou le mal, dire la vérité ou mentir, aimer ou haïr, pourvu qu'aux yeux de son peuple, il se présente comme un homme de bien. En somme, un prince ne doit pas se poser de questions morales mais seulement chercher à réaliser ses intérêts. **QUE NOUS ENSEIGNE LE CHRIST ?**

L'homme n'est pas irrémédiablement mauvais

Machiavel part du principe que l'homme est foncièrement mauvais et incapable de s'élever. Il en déduit qu'il est inutile de chercher à lui proposer le chemin de la vertu. Dans ces circonstances, le monde devient une jungle dans laquelle le plus rusé et le plus habile établissent leur règne. Cette vision pessimiste n'est pas partagée par le Christ. Tout en reconnaissant le mal qui habite le cœur de l'homme, il ne cesse de l'appeler à tendre vers le bien. C'est le sens de ses appels à la conversion (Marc 1,15). Il suffit, pour s'en convaincre, de se rappeler l'histoire de Matthieu (Matthieu 9,9-13), Zachée (Luc 19,1-10), la femme adultère (Jean 8,1-11) et la parabole de l'enfant prodigue (Luc 15,11-32). L'homme est capable de s'élever, de faire le bien. Il a besoin de vérité et de justice et non de duplicité et de mensonge.

Que votre oui soit oui, que votre non soit non

« Que votre parole soit "oui", si c'est "oui", "non", si c'est "non". Ce qui est en plus vient du Mauvais. » (Matthieu 5,37).

Ces mots ont été prononcés par Jésus après l'annonce des béatitudes encore appelées « sermon sur la montagne ». Aux foules accourues de toutes les régions pour écouter sa parole, le Seigneur lance un appel à l'honnêteté, à la clarté et à la cohérence.

Dans notre monde, avouons-le, les choses se passent bien autrement. De fait, pour de nombreux acteurs politiques, le mensonge est un signe d'habileté, une « vertu politique » à laquelle on peut recourir sans état d'âme lorsqu'un intérêt est en jeu. Tel n'est pas l'enseignement du Christ.

Donnez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu (Luc 20,25).

La vie politique a besoin de morale. Contrairement aux apparences, c'est le sens de cette affirmation de Jésus aux émissaires des scribes et des grands prêtres qui, cherchant à mettre la main sur lui, lui tendent un piège particulièrement pernicieux en lui demandant s'il était permis, oui ou non, de payer l'impôt à César, l'empereur. Dans cette réplique magistrale que Jésus leur donne après leur avoir demandé de qui est l'effigie gravée sur la monnaie, il marque une nette séparation entre le pouvoir temporel et celui du domaine religieux.

Donner à César ce qui lui revient, c'est reconnaître la légitimité de l'autorité civile en ce qui concerne le gouvernement du monde. Donner à Dieu ce qui lui revient, c'est réserver à lui et à lui seul l'espace inviolable de la conscience humaine. Jésus demande donc de se soumettre aux autorités politiques *« aussi longtemps que l'Etat ne prend pas la place de Dieu en se faisant adorer ou en légalisant des formes d'injustice incompatibles avec l'Evangile »* (Alain Marchadour, les Evangiles, textes et commentaires, Bayard 2001, p. 229). Un chrétien qui fait de la politique doit savoir établir la hiérarchie entre ces deux mondes pour éviter d'absolutiser le pouvoir humain. Il ne peut pas étouffer sa conscience en évoquant des « raisons d'Etat ».

Soyez des serviteurs et non des maîtres

« Vous le savez : ceux que l'on regarde comme chefs des nations les commandent en maîtres ; les grands leur font sentir leur pouvoir. Parmi vous, il ne doit pas en être ainsi. Celui qui veut devenir grand parmi vous sera votre serviteur... » (Marc 10,42-45)

Alors qu'il était en route vers Jérusalem en compagnie de ses disciples, les deux frères Jacques et Jean lui demandent de leur réserver les premières places dans son royaume, ce qui provoque la colère des autres disciples qui, certainement, nourrissaient la même ambition.

En bon pédagogue, Jésus saisit cette occasion pour leur annoncer ce qu'est la vraie grandeur devant Dieu. La recherche du pouvoir par tous les moyens est la source de tous les maux sociaux et communautaires ; elle est le péché capital qui gangrène toute convivialité humaine. Du cadre familial à celui des grandes puissances, en passant par le monde du travail, la question qui domine tous les débats demeure celle du commandement. Tous, nous souffrons d'un mal héréditaire que résume bien le dicton populaire : *« Il vaut mieux être la tête d'une souris que la queue d'un lion ».*